UNIVERSITÉ DE FRANCE.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE STRASBOURG.

DE

LA NOTION NOUVELLE DE DIEU

APPORTÉE

PAR JÉSUS DANS LE MONDE.

THÈSE

PRÉSENTÉE

à la Faculté de théologie protestante de Strasbourg,

ET SOUTENUE PUBLIQUEMENT

le décembre 1865, à heures du soir,

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE,

PAR

PAUL DE MAGNIN,

DE SAINT-FORTUNAT (ARDÈCHE).

STRASBOURG,

TYPOGRAPHIE DE G. SILBERMANN, PLACE SAINT-THOMAS, 3.

1865.

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41552708_0010

A LA MÉMOIRE DE MA MÈRE.

A MONSIEUR ET A MADAME DEMAFFEY,

Témoignage d'affection et de reconnaissance.

A MA FAMILLE.

PAUL DE MAGNIN.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE STRASBOURG.

M. BRUCH ✻, Doyen de la Faculté.

MM. BRUCH ✻,
RICHARD,
REUSS ✻,
SCHMIDT,
COLANI,
LICHTENBERGER,
} Professeurs de la Faculté.

M. COLANI, Président de la soutenance.

MM. COLANI,
BRUCH,
LICHTENBERGER,
} Examinateurs.

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions particulières au candidat.

DE

LA NOTION NOUVELLE DE DIEU

APPORTÉE

PAR JÉSUS DANS LE MONDE.

INTRODUCTION.

Toute notion nouvelle de Dieu apportée dans la monde est le signal d'une révolution; qui dit révolution dit civilisation nouvelle: le dogme mène le monde.

Vingt faits confirment cette assertion. Nous en choisirons deux décisifs empruntés à l'histoire de l'Inde et à l'histoire de la Grèce:

D'après le Rig-Véda les premiers dieux de l'Inde sont d'abord Indra, la lumière, et sa sœur Soma, l'eau; les Acevins, anges ailés, sont les deux rayons qui, le matin, s'échappent des yeux d'Indra. Cette mythologie, personnification vivante des forces bienfaisantes ou malfaisantes de la nature, toute pleine de récits plus poétiques que religieux, presque tous empruntés au spectacle du combat de la vie et de la mort, répond parfaitement aux besoins d'un peuple enfant: c'est l'âge où l'on adore la force. Mais voici qu'après une longue période une révolution plus pure se prépare, l'idée religieuse fait un pas. Brahma détrône Indra. Brahma est le principe de tout, le Dieu créateur. Avec lui dès

lors commence un culte nouveau et avec ce culte nouveau un régime politique nouveau. Le prêtre domine le guerrier, classe et parque tout ce qui n'est pas lui dans les castes, se réservant le premier rang sur la terre et dans le ciel, et l'Inde étouffée dort son sommeil depuis des siècles.

De l'Inde passons à la Grèce; la reproduction des mêmes faits produit les mêmes conséquences : toute crise dans le sentiment religieux aboutit à une crise dans l'ordre moral et politique, les évolutions dans la religion déterminent des évolutions dans l'Etat. Que l'on compare l'Olympe de l'Iliade et de l'Odyssée avec les mille monarchies grecques : quels rapports! Agamemnon est le Jupiter des rois comme Jupiter est l'Agamemnon des dieux. La constitution politique des dieux a une origine athénienne. L'Olympe a son Edra, ses assemblées tumulteuses, ses orateurs pour conseiller le maître de la foudre et des cieux. On dirait que le ciel a été fait à l'image de la terre. Si d'Homère nous descendons à Socrate quels changements! Changements dans l'ordre religieux, changement aussi dans l'ordre social. Il y a un abîme entre la république de Périclès et la monarchie d'Agamemnon, comme il y a un abîme entre la religion de Socrate éclairée d'idéal et la religion anthropomorphique d'Homère.

Ainsi tel Dieu, telle civilisation, tel gouvernement. Ce qui est vrai des religions antiques, l'est aussi des religions modernes et du christianisme en particulier. L'homme se laissera toujours guider par son sentiment le plus profond et le plus spontanné. Or quel est ce sentiment si ce n'est le sentiment religieux? Quand nos politiques proclament la complète indépendance

des deux domaines et s'écrient: « à vous le spirituel, à nous le temporel; à vous l'individu, à nous la société;» ils font tout à la fois preuve d'inintelligence et d'impuissance. Est-ce intelligent que de vouloir couper l'homme en deux? peuvent-ils diriger le tout si chacune des parties dont se compose le tout s'y refuse? Qui ne sait commander à l'esprit ne saurait se faire obéir du corps. O la piperie des mots! s'écrie Montaigne. Mais tandis que l'on se repose sur les mots, il se fait un long et lent travail. La religion essaie de refaire la société sur son idéal. Y parviendra-t-elle? Dieu le veuille, pourvu que cet idéal soit celui de Jésus. En donnant à l'humanité une notion nouvelle de Dieu, Jésus lui a aussi donné une religion nouvelle, un gouvernement nouveau, une civilisation nouvelle. Quel gouvernement et quelle civilisation! s'écrient quelques-uns, et comme l'on regrette même l'âge d'or des siècles païens au souvenir de cette époque néfaste où le christianisme, devenu tout puissant, violentait les hommes par le despotisme des Constantin et la théocratie du moyen âge. Décidément la religion de Jésus s'est condamnée dans ses propres œuvres, elle est aujourd'hui dépassée par le principe nouveau qui préside au développement des sociétés modernes. C'est en vain que quelques esprits hardis s'efforcent de la concilier avec ce principe : anathématisés par Rome, repoussés par les réformés, ils sont regardés par tous comme des novateurs et des inconnus.

A ces allégations plus spécieuses que fondées nous n'opposerons que la question suivante: Quelle est la notion de Dieu qui, au moyen âge comme aux temps modernes, a fait le centre du christianisme? Est-ce la

notion nouvelle apportée par Jésus? Non, sans doute. C'est triste à dire, mais en religion il faut avoir le courage de tout dire, car la religion doit être avant tout le terrain de la franchise et de la sincérité et non celui des courtoisies et des faux-fuyants. Ce qui a fait jusqu'ici le centre du christianisme, c'est avant tout la notion du Dieu Juge, du Dieu qui n'accorde son pardon qu'au prix du sang. Or cette notion-là, il ne faut pas l'oublier, n'est point une notion nouvelle: elle est presque aussi vieille que le monde. L'antiquité l'avait depuis longtemps personnifiée et adorée sous les traits de l'implacable *Diké* et de la farouche *Némésis*. Les prophètes hébreux eux-mêmes, dans leurs prédications hardies, menaçaient le peuple de col roide et de cœur incirconcis des vengeances du Dieu fort, de la colère de Jéhova. Par conséquent ne rendons point le christianisme solidaire des erreurs qu'il n'a pas commises. Il s'en faut de beaucoup que l'idée voulue par Jésus ait complétement passé dans les faits. L'âge d'or du christianisme est devant nous : nous sommes encore à l'attendre. Cette attente n'est point une chimère. Nous en pouvons déjà juger par les idées nouvelles qui, semblables à des traits de lumière, ont rayonné de la pensée chrétienne, en illuminant notre monde païen.

Le Dieu de Jésus.

Les mots qui, dans les Évangiles, traduisent Dieu sont au nombre de trois : *kurios*, *théos* et *pater*.

Kurios accompagne le plus souvent théos ou pater. Dans ces cas, c'est un titre honorifique: kurios théos, le Seigneur-Dieu, Élohim-Jéhova.

Théos traduit Jéhova, celui qui est: tantôt le Dieu des écoles juives, tantôt le Dieu des prophètes, mais toujours l'Éternel. Divers attributs l'accompagnent; les uns généraux, empruntés à la conscience humaine: générosité, bonté, puissance...; les autres particuliers, issus d'une conception théologique.

Pater est le Dieu en rapport avec Jésus, c'est le père. Ce mot de *père* n'est que trois fois employé dans la narration brève et précise de Marc; dans Matthieu on le rencontre plus fréquemment que dans Luc, c'est le terme de prédilection de l'auteur du quatrième Évangile, c'est aussi celui qui revient le plus souvent sur les lèvres du maître.

Le quatrième Évangile nous semble ici avoir raison sur les synoptiques. Le mot de *père* fut en effet celui qu'employa le plus souvent Jésus pour désigner Dieu. La tradition chrétienne confirme cette assertion, et les paroles les plus authentiques de Jésus rapportées par les synoptiques nous montrent qu'il en est bien ainsi[1]. Ce mot étant sans doute peu familier aux auteurs des trois premiers Évangiles, ils lui en auront préféré un autre en beaucoup d'endroits et sans crainte d'affaiblir

[1] Vous donc, quand vous priez, dites : *Notre Père*, Matth. VI, 9; V, 45, 48; VI, 1, 4, 6, 8, 26, 32 etc.

en quoi que ce soit la pensée du maître. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple de pareille substitution, l'auteur du troisième Évangile ayant à rapporter cette parole du sermon sur la montagne : Aimez vos ennemis... et vous serez les enfants de votre Père céleste (Matth. V, 45), remplace le mot *père* par celui de Très-Haut. « Aimez vos ennemis... et vous serez les enfants du Très-Haut » (Luc VI, 35). Or tous les critiques s'accordent à donner à Matthieu la supériorité sur Luc sous le rapport de la fidélité dans la narration. Dans ce mot de *père* est renfermée toute la puissance, toute l'originalité de la révolution religieuse qui renversa le paganisme. A lui seul il est le résumé le plus fidèle des conceptions de Jésus sur Dieu, les hommes et la vie future. C'est en quelque sorte le programme de l'économie nouvelle. Dieu est notre père, le père de l'humanité, telle est la nouvelle notion apportée par Jésus dans le monde, tel est le mot de l'avenir.

Il semble au premier abord qu'il n'y ait dans cette conception rien de bien nouveau pour l'humanité. Presque toutes les religions, en effet, se servent de ce nom de Père pour désigner la divinité. Cependant en cherchant dans quel sens Jésus a appelé Dieu son père, nous ne tarderons pas à voir que sous le même nom se cachent deux conceptions bien différentes, et que la conception de Jésus est non-seulement nouvelle par rapport aux religions de l'antiquité, mais encore aux yeux de bien des chrétiens de notre temps.

En comparant les textes de Matthieu et de Luc, on arrive facilement à préciser dans quel sens et dans quelle circonstance Jésus prononça pour la première fois ce mot de père, qui devait faire tressaillir toute

l'humanité d'espérance et d'amour. Le maître était sur les bords du lac de Génézareth, entouré de ses disciples; à quelques pas le suivait la foule des Galiléens enthousiasmée à l'ouïe de la divine nouveauté de ses paroles; il monta sur une éminence et fit entendre ces aphorismes du discours de la montagne que les siècles ont recueillis en leur donnant pour première conclusion ces mots révélés: «Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous haïssent et priez pour ceux qui vous offensent et vous persécutent, afin que vous soyez les enfants de votre Père céleste qui fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons et pleuvoir sur les justes et sur les injustes. En effet, si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, quelle récompense en aurez-vous? Les péagers même n'en font-ils pas autant? Et si vous ne saluez que vos frères que faites-vous d'extraordinaire? Les gentils même n'en font-ils pas autant? Vous serez donc parfaits comme votre Père céleste qui est dans les cieux est parfait» (Matth. V, 44-48).

«S'il y a, dit Strauss, une parole bien authentique de Jésus dans le Nouveau Testament, c'est à coup sûr celle-là, car, dans le temps qui suivit jusqu'à la rédaction définitive de nos Évangiles, les esprits étaient trop emportés et trop rétrécis par le zèle et la lutte pour concevoir une pensée d'une clémence si large et si sereine[1].» Nous sommes entièrement de l'avis de Strauss à cet égard. Oui nous tenons bien ici l'un des grands traits de la piété de Jésus, c'est bien la parole authentique par excellence, celle qui jette le plus de jour sur la question qui nous occupe. Elle est si claire, si pré-

[1] *Nouvelle vie de Jésus*, trad. Nefftzer et Dollfus, p. 270.

cise, si originale, qu'elle suffit à elle seule pour nous apprendre de quelle manière Jésus concevait Dieu et pourquoi il se plaisait à lui donner le nom de Père.

Dieu est notre Père parce qu'il est infiniment bon. Lui seul mérite ce titre (Marc X, 18; Luc XVIII, 19). En lui point de colère, point de vengeance; nul autre sentiment que son immense bonté. Cette bonté est le caractère essentiel de sa perfection (Matth. V, 43 à 48). Il aime, c'est pourquoi il est père, et il aime non point à la manière des hommes, avec des chances de repentir et d'indifférence, mais il aime tel qu'un Dieu doit aimer, de toute la puissance et l'infini de son Être et de ses divines perfections.

L'Église aura ses exclusismes parce qu'elle aura ses pratiques, ses mœurs locales, ses confessions de foi: le Dieu de l'Évangile n'aura égard à l'apparence de personne: circoncis ou incirconcis, juifs ou grecs, qu'importe! Il exigera de l'humble cananéenne ce qu'il demandera au savant Nicodème. Quand le pharisien orgueilleux essaiera de couvrir la dureté de son cœur du privilége de sa race et de sa grande science sur la loi, il entendra ces foudroyantes paroles : « Dieu peut de ces pierres même faire naître des enfants à Abraham. » Il n'y a point, en effet, d'acception de personne aux yeux du Père céleste. Riches ou pauvres, puissants ou misérables, savants ou ignorants, nous avons tous une part égale à son amour. Nos mérites ou nos démérites ne sauraient modifier ses rapports envers nous. Il nous aimait avant notre naissance, il nous aimait même avant la création du monde, il nous aimera toujours comme il nous a aimés: Dieu ne saurait être différent de lui-même. On entend sou-

vent dire du haut de la chaire chrétienne : si vous aimez Dieu, Dieu vous aimera, si vous ne l'aimez pas il ne vous aimera pas. Quel est donc ce Dieu qui entre ainsi en compte courant avec l'humanité? A coup sûr ce n'est pas celui de Jésus. Le Dieu de Jésus ne mesure pas son amour à la grandeur ou à la petitesse de l'amour des hommes. Que vous l'aimiez ou que vous ne l'aimiez pas, le Père céleste vous aimera quand même. Il y a plus : vous auriez atteint aux derniers degrés de la sainteté et de la perfection que le Père céleste ne vous aimera ni plus ni moins que cet être dégradé qui traîne misérablement sa vie de souillure en souillure. Et lorsque ce pécheur reviendra à une vie nouvelle, en vérité, je vous le déclare au nom de Jésus, il y aura au ciel plus de joie à son sujet que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de repentance. C'est peut-être humiliant pour notre vanité, mais qu'importe encore : tel est le Dieu de Jésus, celui de l'Évangile et nous ajoutons tel est le Dieu de l'avenir. Comme il y a loin de ce Dieu là au Dieu de l'ancienne alliance ! Non le Dieu de Jésus n'est pas l'Éternel des armées, le Dieu des batailles rangées d'Israël, le Dieu fort et jaloux, le Dieu consumant, le dévasteur et le terrible, il n'est pas même le Dieu des prophètes, le Dieu lent à la colère, abondant en grâces et en miséricorde. Dieu est notre Père, « Dieu est amour [1], » dira plus tard un disciple de Jésus, et dans cet aphorisme le disciple aura parfaitement saisi la pensée du maître. Nous préférons cependant de beaucoup l'expression de Jésus. Ce mot de Père, en provoquant en nous les sentiments les plus tendres et les plus nobles qui puissent agiter le cœur

[1] 1 Jean IV, 16.

d'un homme, nous rappelle sans cesse à l'esprit que l'humanité tout entière n'est qu'une seule et même famille et que nous sommes tous frères ayant Dieu pour Père.

Les religions antiques même les plus pures s'étaient condamnées à ne jamais dépasser l'étroit horizon qui les avait vues naître; elles n'avaient pas su se détacher de la terre pour s'élever dans le pur idéal. Leurs dieux avaient élu domicile quelque part. Ce domicile s'appelait *Dodone*, *Éleusis*, *Éphèse*, *Garizim* et même *Sion*. Partout ailleurs ils étaient sourds. Ils ne répondaient à la prière que lorsque, par le ministère des prêtres, on avait frappé au temple prédestiné.

« Le Père est esprit : il faut que ceux qui l'adorent, « l'adorent en esprit et en vérité [1]. » Pourquoi s'adresser à Dieu à Garizim plutôt qu'à Jérusalen ou à Jérusalem plutôt qu'à Garizim ?... « Mais toi, quand tu pries, « entre dans ta chambre, ferme la porte et prie ton « Père qui est dans le secret, et ton Père qui te voit « dans le secret, te récompensera publiquement » (Matth. VI, 6).

La prière grecque était un verbiage dans lequel celui qui prie se cherchait plus lui-même qu'il ne cherchait la divinité. La prière chrétienne est efficace et puissante. « Demandez et vous recevrez; frappez et l'on vous ouvrira... Si vous qui êtes méchants savez donner de bonnes choses à vos enfants, à plus forte raison votre Père qui est dans les cieux, en donnera-t-il de bonnes à ceux qui les lui demandent » (Matth. VII, 11). Jésus ne connaît pas cette métaphysique qui sépare Dieu de la nature. Si l'on entend par surnaturel

[1] Jean IV, 24.

l'intervention de la divinité dans les affaires d'ici-bas, on peut dire avec certitude que le surnaturel coule à plein bord de la notion chrétienne de Dieu. D'après Jésus, en effet, le Père céleste manifeste de mille manières son action dans le monde. C'est lui qui fait lever son soleil sur les bons comme sur les méchants et pleuvoir sur les justes comme sur les injustes, lui qui donne aux lis cette parure infiniment plus somptueuse que celle de Salomon dans toute sa gloire, lui qui nourrit les oiseaux des champs et qui nous donnera de la même manière à nous, gens de petite foi, notre pain de chaque jour. « Les cheveux de notre tête sont « tous comptés [1] » et il n'en tombe pas un sans la volonté de notre Père céleste. Que d'autres ne voient dans tout cela que le résultat de lois astronomiques, physiques et physiologiques: Jésus, remontant toujours des effets à la cause première de toutes choses y voit partout la main de son Père céleste. Tel est le surnaturel pour Jésus! Mais ce surnaturel, est-il besoin de le dire? n'a rien de fantastique et de miraculeux, c'est la constatation de phénomènes qui se passent chaque jour sous nos yeux, c'est l'ordre naturel dans toute son imposante simplicité.

Dans nos vains efforts pour percer les mystères de la nature divine, nous la refaisons sur notre taille. Tantôt nous reléguons Dieu dans je ne sais quel septième ciel, où, dans les splendeurs de son inaltérable félicité, il assiste, impuissant, aux désordres de la nature et des hommes; tantôt, dissolvant sa personnalité dans le tout ou dans une loi fatale, nous en faisons une chose un moteur. Déisme! panthéisme! que sont ces mots

[1] Luc XII, 7.

pour une âme profondément religieuse? De quel antre sibyllin sont-ils sortis? L'esprit du mal ne les aurait-il pas soufflés sur la terre pour ravir à Dieu une part de l'amour et de la confiance des hommes et rassurer le pécheur égaré en lui donnant à rêver sur un système? Demander dans quel rapport le Dieu de Jésus se trouve avec l'être froid et indifférent du déisme ou l'être confus du panthéisme, c'est faire un non-sens. Rappelons-nous ce mot de Méphistophélès à Faust : « il vous faut, docteur, aller à l'école. » Le Dieu de Jésus ne se laisse pénétrer ni par le dogme ni par les subtilités de la métaphysique. D'ailleurs vouloir emprisonner Dieu dans un système c'est tenter l'impossible, c'est vouloir enfermer le monde dans la paume de notre main. Le Père céleste est avant tout le Dieu du sentiment. Le jour où Jésus s'adressant à ses disciples prononça cette parole : « Vous donc quand vous priez, dites: notre « Père! » ce jour-là la religion éternelle fut donnée à l'humanité, le cœur eut sa révélation. « Heureux ceux « qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu » (Matth. V, 8)!

A ces hauteurs où nous mène Jésus pour contempler le Père, tout prend un autre aspect sur notre sol triste et glacé. La sagesse antique avait bien dit : Fais du bien à ton prochain mais en ajoutant cette restriction : *Nisi lacessitus injuria,* la loi de Moïse : œil pour œil, dent pour dent. Jésus s'écrie : « Moi je vous dis de « ne pas résister au méchant; mais à quiconque te frappe « à la joue droite présente aussi l'autre[1]. » « A ceci on « reconnaîtra que vous êtes mes disciples si vous avez « de l'amour les uns pour les autres[2]. Ne croyez pas que « je sois venu abolir la loi et les prophètes, je suis venu

[1] Matth. V, 38, 39. — [2] Jean XIV, 35.

« non pour les abolir mais pour les accomplir[1]. » Et en quoi consiste cet accomplissement, demande un docteur de la loi, quel est le résumé de la loi et des prophètes? « Tu aimeras, répond Jésus, le Seigneur ton « Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute « ta pensée et ton prochain comme toi-même[2]. »

L'amour, tel est donc le lien essentiel et fondamental qui doit cimenter l'union des hommes avec Dieu et des hommes entre eux. Le même sentiment qui agite le cœur du père doit agiter le cœur des enfants, et ce n'est qu'en nous élevant au plus haut degré d'amour que la pensée humaine puisse concevoir que nous devenons en quelque manière semblables à Dieu. Nous devons aimer non-seulement ceux qui nous aiment, mais aussi ceux qui ne nous aiment pas. Nous devons aimer nos ennemis, parce que Dieu aime ses ennemis; nous devons bénir ceux qui nous haïssent, parce que Dieu bénit ceux qui le haïssent; nous devons enfin prier pour ceux qui nous outragent et nous persécutent, parce que Dieu désire le relèvement des méchants et qu'il les entoure comme les autres hommes des témoignages de son amour (Matth. V, 43 à 48). S'il en était autrement comment Jésus réclamerait-il de nous, hélas si égoïstes et si impuissants! la réalisation d'un devoir qui n'aurait pas sa source en Dieu? Le maître se départirait-il ici de la ligne de conduite qu'il a toujours suivie dans son enseignement, de nous proposer comme but la perfection à atteindre? Non. Ici comme ailleurs, comme partout du reste, Jésus termine chacune de ses exhortations en nous disant d'imiter le Père céleste. Faites tout cela, s'écrie-t-il, afin que vous soyez les enfants

[1] Matth. V, 17. — [2] Matth. XXII, 34 à 40.

de votre Père celeste, qui fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons et pleuvoir sur les justes et les injustes (Matth. V, 45). Soyez donc parfaits comme votre Père céleste est parfait (Matth. V, 48). Soyez donc miséricordieux comme votre Père est miséricordieux (Luc VI, 36). Aussi se trouve pleinement confirmé tout ce que nous avons dit sur l'essence même du Dieu de l'Évangile.

Nous concluons: Dieu le Père voilà toute la religion de Jésus. Elle est sortie de toutes pièces de son âme. C'est elle qui est la grande originalité du christianisme. « Si le maître en fait la base de ces conceptions religieuses c'est que cette bonté sans acception de personne était sa propre nature, son âme même et qu'il se sentait par là en pleine harmonie avec Dieu. Ne pas se laisser troubler plus que Dieu, père de patience et de miséricorde, par la méchanceté des hommes ne triompher du mal que par le bien, d'un ennemi que par des bienfaits: ce principe jaillissait de la source profonde de son cœur[1]. »

Cela est si vrai que toutes ses autres conceptions se rattachent à cette conception première et fondamentale. Royaume de Dieu, salut des hommes, vie à venir découlent de cette idée comme les ruisseaux d'une même source. Nous allons le montrer. Mais avant il est important, de répondre à certaines paroles bibliques que l'on oppose à nos conclusions et qui, regardées comme authentiques, seraient de nature à modifier profondément la notion du Père céleste et à faire envisager le christianisme non point comme la religion définitive mais comme une transition dans les manifestations du sentiment religieux.

[1] *Nouvelle vie de Jésus*, p. 271.

Objection tirée du Jugement dernier.

Ces paroles sont de deux natures: les unes ont un sens propre et littéral, les autres un sens figuré et parabolique. Les premières se rapportent toutes en général à la sphère eschatologique et peuvent se résumer en quelques mots aux prédictions suivantes : L'humanité touche à son terme; le monde et tout ce qu'il contient, ébranlé dans ses fondements, s'écroulera aux bruits des guerres et aux fracas des tempêtes[1] : à la dernière heure de ce cataclysme universel aura lieu le jugement dernier. Les morts sortiront à cet effet de leurs tombeaux et comparaîtront devant le tribunal souverain du Christ[2]. Celui-ci au nom de Dieu séparera les hommes en deux catégories parfaitement distinctes : d'un côté les bons, de l'autre les méchants. Les uns entreront dans un magnifique jardin et seront admis à un banquet présidé par Abraham[3]; les autres seront jetés dans la gehenne, dans la vallée ténébreuse, dans la fournaise ardente, toute remplie de pleurs et de grincements de dents, où le ver ne meurt point et le feu ne s'éteint point. Les châtiments des uns et les récompenses des autres seront également éternels. « Les mé-« chants iront aux peines éternelles et les justes à la vie « éternelle[4]. »

Tout cela, il faut en convenir, est explicitement renfermé dans les Évangiles, on peut même dire qu'il n'y a pas dans le Nouveau Testament un point de doctrine

[1] Matth. XXIV, 8, 23; Luc XXI, 25, 26.

[2] Matth. XXIV, 30 et suiv.; XXV, 31. — [3] Matth. VIII, 11. — [4] Matth. XXV, 46.

plus nettement et plus sûrement attesté que ces idées eschatologiques. C'est en vain qu'on a essayé de donner à ces déclarations un sens figuré : l'essai a échoué devant la précision et la multiplicité des textes. «Et pourtant, dirons-nous avec M. Reuss[1], cet ensemble de prédictions fait naître dans notre esprit des doutes bien graves ! Comment ! La religion de Jésus, partout ailleurs si pure, si spirituelle, si essentiellement dégagée de tout alliage terrestre, aurait eu pour couronnement une eschatologie aussi grossièrement matérialiste ? Les œuvres des hommes si universellement imparfaites et défectueuses, donneraient lieu à une séparation telle que le moins coupable des réprouvés serait séparé par un abîme et pour toujours du moins méritant des élus ? Les péchés de l'âme aboutiraient à des tourments du corps, à des tourments tristement copiés sur ceux qu'avait inventés l'atrocité des tyrans? » «Pourquoi, ajouterons-nous avec M. Colani[2], Jésus reviendrait-il sur la terre ? Pour triompher, lui qui hait le succès ? Pour vaincre par la force, lui qui veut vaincre par la faiblesse et la résignation? »

De deux choses l'une : ou Jésus a prononcé ces étranges prédictions ou il ne les a pas prononcées. S'il ne les a pas prononcées, nous n'avons pas à en tenir compte; s'il les a prononcées, il s'est montré ici visionnaire dans toute la force du terme, l'histoire lui a donné le plus flagrant des démentis et nous n'avons pas davantage à nous en préoccuper[3]. En effet, si nous devons

[1] *Histoire de la théologie chrétienne*, t. I, p. 249, *passim*.

[2] *Jésus-Christ et les croyances messianiques*, 2e édit., p. 146.

[3] Quant à nous, nous n'hésitons pas à croire que ces prédictions ne sont pas de Jésus : elles sont, à peu de chose près, l'exposition brutale des idées eschatologiques des judéo-chrétiens ; elles mani-

ajouter foi aux paroles que les évangélistes mettent sur les lèvres de leur maître, toutes les prédictions dont nous venons de parler devaient recevoir leur réalisation aussitôt après la ruine de Jérusalem[1]. « En vérité, je « vous le dis, cette génération ne passera pas que toutes « ces choses ne soient arrivées[2]. » « Vous n'aurez pas « achevé de parcourir les villes d'Israël que le fils de « l'homme sera venu[3]. » « Plusieurs de ceux qui sont ici « ne goûteront pas la mort avant d'avoir vu venir le « royaume de Dieu avec puissance[4]. » Les déclarations sont nombreuses et positives à cet égard. Or nous voici à dix-huit siècles de la ruine de Jérusalem et de la génération du temps de Jésus sans que ces déclarations se soient réalisées.

Objection tirée de certaines paraboles.

Si l'on en croit les synoptiques, Jésus affectionnait beaucoup la forme imagée des paraboles : il s'adressait presque toujours ainsi au peuple. Il suivit en cela la tradition des écoles juives. Avant lui Hillel et Schammaï avaient excellé dans ce genre. Jésus les fit oublier par le tour heureux et par la profondeur de pensée qu'il sut donner à ses paraboles. Toutefois on aurait grand tort de mettre sur son compte toutes celles qui

festent plusieurs traces évidentes d'intercalation ; elles sont en contradiction complète avec les paroles vraiment authentiques de Jésus concernant le développement lent et progressif du royaume de Dieu ; elles font enfin un disparate choquant avec le reste de l'enseignement évangélique (voy. pour cette question le remarquable travail de M. Colani : *Jésus-Christ et les croyances messianiques*, p. 169-216).

[1] εὐθεώς, Matth. XXIV, 29, 30. — [2] Matth. XXIV, 34.

[3] Matth. X, 23. — [4] Matth. XVI, 28.

lui ont été attribuées par les évangélistes. Plusieurs d'entre elles, en effet, trahissent une époque postérieure à la mort de Jésus; quelques-unes ont été remaniées et profondément modifiées par la tradition ou par l'esprit de système, d'autres enfin sont particulières à un ou à deux auteurs sacrés. Luc, par exemple, possède la parabole de l'Enfant prodigue que Matthieu passe sous silence; Matthieu et Luc reproduisent la parabole des Talents que Marc ignore absolument, il en est de même de la parabole des Noces. Les paraboles communes aux trois évangélistes ne sont pas données dans le même ordre. Matthieu les rapporte presque toutes d'un seul trait, tandis que Luc les sème çà et là dans le courant de sa narration. Le motif même qui les a fait naître a été complétement dénaturé par les synoptiques. Ainsi lorsque les disciples demandent au maître: Pourquoi parles-tu toujours au peuple en paraboles? « C'est, répond-il au dire de Luc[1], afin « qu'ils voient sans voir et qu'ils entendent sans com- « prendre. » Marc ajoute[2]: « de peur qu'ils ne se conver- « tissent et que leurs péchés ne leur soient pardonnés. » Mais alors pourquoi Jésus s'indigne-t-il contre ceux qui n'acceptent pas la Bonne Nouvelle, puisqu'il parle pour n'être pas compris, ou plutôt comment admettre qu'il ait prononcé une parole aussi déraisonnable, lui dont le langage est toujours si clair et si précis? On n'a qu'à mettre cette déclaration en parallèle avec le sermon sur la montagne, si justement regardé par tous comme « la quintessence de l'authentique[3], » pour lui refuser aussitôt tout caractère d'authenticité. A elle

[1] Luc VIII, 9, 10. — [2] Marc IV, 10 12.

[3] Keim, *Le développement humain de Jésus-Christ.*

seule, cette remarque devrait suffire pour nous engager à nous mettre parfaitement à l'aise vis-à-vis des paraboles hostiles à notre thèse. D'ailleurs il est à remarquer que ces paraboles sont loin d'être entièrement rapportées de la même manière par chacun des évangélistes. La plupart d'entre elles présentent des différences notables au point de vue de la forme et du fond. Chose curieuse! ces différences portent avant tout sur les éléments mêmes qui tendent à modifier la notion du Père céleste. Retranchez ces éléments et vous aurez aussitôt un récit qui cadrera parfaitement bien avec notre point de vue. Il ne sera pas nécessaire pour cela de faire des coupures dans un même récit, il suffira de s'en rapporter au témoignage de tel évangéliste de préférence à celui de tel autre. On s'en tiendra par exemple à la narration de Matthieu de préférence à celle de Marc et de Luc pour ce qui concerne la parabole des Vignerons et celle des Talents; à la narration de Luc de préférence à celle de Matthieu à propos de la parabole des Noces, enfin à celle de Marc de préférence à celle de Matthieu et de Luc, quand il s'agira de la parabole du Serviteur vigilant. En procédant ainsi, on n'obéira nullement à une méthode arbitraire, puisque le principe qui détermina le choix consistera avant tout à rendre la pensée de Jésus identique à elle-même, on aura simplement éliminé les éléments étrangers aux divers récits, éléments disparates et choquants qui ont été ajoutés à la partie commune de la narration comme des broderies sur un même fond.

Le royaume de Dieu.

Espérer, tel est le premier besoin de l'homme, la première nécessité de cet être collectif que l'on nomme une nation. Si blessé, si défaillant que soit un cœur tout rempli des amertumes de la vie, il lui reste toujours assez de séve pour nourrir une espérance. Il n'est qu'un lieu où l'on n'espère pas, et ce lieu le poëte l'appelle l'enfer. Cet idéal, ce rêve enchanté qui éclaire notre vie, celui-ci le trouve dans le passé. Retourner vers ce passé à travers les tombeaux et les ruines, telle est sa sagesse. Progresser, dans sa langue, signifie revenir en arrière. Pour celui-là qui, dans son âme généreuse, a conservé l'ardente foi de la jeunesse, progresser signifie chercher en avant, toujours en avant cet âge d'or dont les premiers rayons dorent son horizon.

Le paradis que le peuple païen cherchait dans le passé, le peuple hébreu eut la gloire de le demander à l'avenir. Une foi ardente en ses destinées fut peut-être encore plus que le monothéisme le trait caractéristique de ce peuple opiniâtre. A force de volonté il avait tourné de son côté les regards des autres peuples et leur avait fait partager ses espérances.

Ces espérances avaient leur fondement dans les promesses de Jéhova. Or les promesses de Jéhova devaient être certaines. Un Messie sortirait de la race de David et courberait sous sa domination tous les peuples de la terre. L'ensemble des promesses concernant le Messie s'appelait : les espérances messianiques.

Ces rêves gigantesques poursuivaient depuis des siècles le peuple juif et le rajeunissaient dans sa décrépi-

tude. Presque étranger à la théorie des récompenses individuelles, que la Grèce a répandue sous le nom d'*immortalité de l'âme*, la Judée avait concentré sur son avenir national toute sa puissance d'amour et de désir. Il est certain que ces magnifiques perspectives suffisaient pour embraser le cœur de tout véritable israélite.

Plus les épreuves s'appesantissaient nombreuses et douloureuses sur ce peuple héroïque, plus le contraste s'accentuait entre les misères du présent et les rêves de l'avenir, plus ces rêves devenaient l'objet d'un culte passionné. Traversée en tous sens par les armées étrangères, désolée par les ravages plus effrayants encore de la guerre civile, la Judée suspendue à la voix des prophètes ne cesse d'espérer. Les temps étaient proches, le peuple allait faire sa paix avec Jéhova. Après des luttes sanglantes et des bouleversements qui ébranleraient le monde, l'étranger serait chassé, les tronçons des douze tribus réunies en un seul corps, Jérusalem la sainte restaurée, le trône de David rétabli et sur ce trône s'assoirait le Messie entouré d'un éblouissant cortége de saints ressuscités. Alors serait inauguré le *royaume de Dieu*.

Sous ce nom de *royaume de Dieu* s'abritèrent de bonne heure les espérances les plus variées et les plus contradictoires. Les mots sont comme les vases antiques. La forme reste toujours la même, la liqueur varie à l'infini : la forme souvent trompe sur le fond. Selon les uns ce royaume devait être tout terrestre et exclusivement juif; selon d'autres plus détaché de la terre et assez large pour contenir toutes les nations qui consentiraient à reconnaître Jéhova pour leur Dieu; selon d'autres enfin ce royaume était synonyme de

« gouvernement divin, de *regnum Dei*, providence [1]. » Jésus s'empare de ce mot si populaire et, après en avoir spiritualisé la signification, en fait l'objet presque exclusif de sa prédication : « Convertissez-vous, s'écrie-t-il, « car le *royaume de Dieu* est proche [2]. »

Ce royaume sortira tout plein d'idéal du cœur même de son Père céleste. Par opposition aux royaumes de la terre, celui de Jésus sera tout à la fois *spirituel et réel universel*, *général et individuel.*

Non, disent quelques critiques embarrassés de certains faits et de certaines paroles de la vie de Jésus nullement d'accord avec le caractère pacifique de sa mission, ce royaume ne devait pas être spirituel, Jésus dut malgré lui subir la pression des circonstances. A notre avis il n'en est rien. Qu'on lise attentivement les Évangiles et l'on verra qu'à part certaines paroles obscures qui détonent sur l'ensemble du récit sacré, c'est avant tout Jésus qui façonne à son gré les circonstances. Que de fois n'a-t-on pas voulu acclamer en lui le libérateur si ardemment attendu par la nation ! Jésus s'est constamment soustrait à cet enthousiasme. Longtemps il se refusa à prendre le titre de Messie comme fécond en malentendus pour le peuple. Ce titre cependant lui revenait à bon droit, car sa mission était bien réellement celle d'une royauté spirituelle. Il préféra toujours l'appellation humble et modeste de fils de l'homme. « Qui dit-on que je suis, moi le fils de « l'homme [3] ? » Il a si peu fait pour se faire considérer comme un libérateur politique, que chacun s'empresse de citer un réformateur religieux : Élie, Jérémie et

[1] *Jésus-Christ et les croyances messianiques*, p. 93.
[2] Matth. IV, 17. — [3] Matth. XVI, 13 et suiv.

même Jean Baptiste. Personne ne songe à l'appeler le Messie. Lorsque, l'âme remplie d'une secrète divination, Pierre s'écrie : « Tu es le Messie, le fils du Dieu vivant ! » Jésus, qui ne peut nier la vérité de cette déclaration, recommande aussitôt à son entourage de n'en rien dire à personne, dans la crainte de quelque grossière méprise de la part des foules.

On incrimine son entrée triomphale à Jérusalem. Mais la critique la plus sévère n'y verra qu'une fête toute spontanée des Galiléens acclamant l'arrivée de leur jeune prophète dans la ville sainte. Dans les circonstances capitales de sa vie Jésus affirme nettement le caractère et la nature de sa mission. On connaît cette scène de la tentation si bien rendue par le pinceau d'Ary Scheffer. Satan s'efforce d'arrêter le maître au début de sa carrière par l'appât d'une royauté terrestre. « Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu[1]. » Il fait sous une autre forme et avec infiniment plus de précision la même réponse aux pharisiens, qui, à propos d'une pièce de monnaie, voulaient le compromettre aux yeux du peuple : « Rendez à César ce qui appartient à « César et à Dieu ce qui appartient à Dieu. » Enfin quelques heures avant d'entendre la condamnation qui va l'envoyer à la mort, il déclare à Ponce Pilate qui lui demande : « Es-tu le roi des Juifs? » « Mon royaume n'est « pas de ce monde[2]. » Parole admirable digne du Fils de Dieu ! En élevant le royaume de Dieu dans la région de l'idéal, Jésus a assuré son succès sur la terre. Cette demeure idéale, contre laquelle ne prévaudront pas les forces de l'enfer, fut et restera l'éternelle patrie des âmes sanctifiées, gémissantes sous le despotisme

[1] Matth. IV, 7. — [2] Jean XVIII, 36.

et la douleur. Plus d'un stoïcien avait trouvé le moyen d'être libre dans les fers, mais dans les *templa serena* de Lucrèce on ne rencontre que de sublimes égoïstes pour qui le spectacle de la lutte contemplée d'en haut ajoute à leur jouissance. Le royaume rêvé par Jésus est peuplé des esprits de tous les temps, mais ce sont des esprits faits pour le combat et l'amour, qui dans cet asile de paix et de calme ont déposé leurs espérances et leurs âmes, non point pour déserter l'arène, mais pour combattre, plus détachés et plus forts, le grand combat du jour. Le corps ne souffre pas quand l'âme est au ciel.

Le royaume de Dieu n'est pas seulement un idéal, il est en même temps une réalité et c'est là son caractère le plus original. En tant qu'idéal, c'est une société et une patrie, mais une société de purs et de saints, qui ne sera définitivement constituée que lorsque le dernier homme régénéré aura ajouté son nom à ceux de ses frères; c'est une patrie dont les horizons indéfinis s'ouvrent sans cesse pour donner lumière et vie à tous les hommes de toutes les époques. De sublimes utopistes ont aussi rêvé leur palingénésie universelle, mais leurs rêves, fragiles comme eux, sont venus se heurter contre l'amère réalité. Leur volonté impatiente aurait voulu jeter l'humanité tout entière dans un creuset et la faire renaître irréprochable statue. Hélas! ils avaient à vaincre l'égoïsme des indifférents et des repus et la sagesse des médiocres. L'idée chrétienne est restée comme l'étoile au-dessus des naufrages des hommes et des choses, elle a pour elle à la fois le temps et l'éternité. Elle n'est pas seulement le soleil qui éclaire les hommes, mais une réalité vivante et saisissable.

Le royaume de Dieu qui doit se lever dans la magnificence et la solennité du dernier jour de la terre se lève à toute heure dans le cœur du chrétien. Pour peindre ce double aspect du royaume de Dieu Jésus trouvait dans son âme une inépuisable fertilité de paraboles. Du fond vieilli du langage de tous il tirait des effets saisissants. Tout lui servait : le nuage qui passe [1], l'épi de blé frémissant sous le vent attiédi de la Galilée [2], le filet que le pêcheur jette de sa barque et les suaves joies des fêtes patriarchales. Il savait donner à tout cela un tour vif et pittoresque. Sans effort il les élevait à la hauteur de ses idées, leur communiquait le charme indéfinissable de sa personne et les relevait encore par une forme éminemment paradoxale. « Le « royaume de Dieu est semblable à un grain de blé qui « tombe dans une terre bien préparée; un grain en rap« porte dix, un autre trente, un autre cent[1]. Le royaume « de Dieu est semblable à un arbre où tous les oiseaux « des cieux trouvent un asile[2]. »

Le second caractère de ce royaume est son universalité. Toutes les religions ont promis à leurs sectateurs un radieux avenir, mais à des conditions qui étendent à un tout petit nombre l'effet de leurs promesses. Elles sont exclusistes et pour deux raisons : exclusistes pour cause de race, exclusistes pour cause de dogme. Leur ciel étant fait à l'image de la terre, il ne faut pas s'étonner d'y trouver un Dieu partial et des déshérités. Si vous n'êtes pas Hellène, l'Olympe vous est fermé; si vous êtes du peuple, Brahma vous repousse dans une spirale de son paradis sacerdotal. Êtes-vous enfants d'Abraham et de Jacob? — Heureuse rencontre! les por-

[1] Marc IV, 2 à 10. — [2] Marc IV, 30-33.

tes du royaume messianique vous seront ouvertes. Ici on vous chasse pour irrégularité de naissance, là pour dédain du dogme. Tout ce qui est humain et nécessairement étroit.

On a fait à Paul l'honneur d'avoir posé le principe de l'universalisme chrétien. Selon nous il n'en est rien. Il y a dans Paul un Saul plus vivant qu'on ne le pense. Si son Dieu n'a égard à l'apparence de personne, s'il ne demande pas un brevet de circoncision, il nous fait expier son apparente largeur par la sévérité de ses principes en matière de croyances; il est le Dieu de la formule, le Dieu du dogme. Or comme on n'arrive à croire aux dogmes imposés par lui que par éducation ou torture d'esprit, il en résulte que tous ceux qui n'ont pas conservé la foi de leur berceau ou qui pour y revenir n'ont point martyrisé leur raison vont grossir le grand nombre des perdus. Et pourtant les conditions d'entrée ne sont pas faciles à remplir; il faut être élu et prédestiné. On le voit, la conclusion est la même : exclusisme. Notre conviction est arrêtée : celui qui a conçu Dieu comme un Père nous a ouvert à tous les portes de son royaume. Le Père céleste exclusiste c'est un non-sens. Peut-être en épiloguant sur quelques faits, sur quelques paroles, arriverait-on à trouver des indécisions. Ne les comptons pas, surtout si nous nous rappelons que Jésus s'adressait aux populations juives empressées à relever dans ses enseignements les côtés qui flattaient leurs passions et leurs haines nationales. Le royaume de Dieu est ouvert, il s'est ouvert pour la Cananéenne, il a accueilli le brigand sur la croix, il a fêté Lazare. Puissions-nous être les derniers pour y entrer des premiers! Sans doute il faudra bien du

temps avant que la pensée du fondateur soit pleinement comprise. L'Église viendra qui, épousant les idées de son milieu et de son temps, refoulera brutalement la foule avide d'entrer dans le royaume. Elle aura beau dire, elle aura beau faire : malgré les prisons et les tortures ce qui sera longtemps une hérésie, deviendra une vérité. Sans avoir besoin de circoncision et de dogme, il en viendra d'Orient et d'Occident qui seront reçus à la table divine à côté d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.

Des conditions d'entrée dans le royaume de Dieu.

Le royaume de Dieu est conçu. Le fondateur de ce royaume, Jésus l'affirme, c'est lui, Jésus. Chercher maintenant les rapports qui doivent exister entre le Père et ses enfants, c'est évidemment examiner quelles sont les conditions d'entrée dans ce royaume, c'est-à-dire à quel titre on est enfant de Dieu. Comme le royaume de Dieu dont les portes sont ouvertes à tous, comme la vie idéale que nous y devons mener, ces conditions sont toutes morales, toutes religieuses, toutes découlant de la notion même du Père céleste. La spéculation théologique les a trouvées trop simples et trop faciles à remplir. Oui, nous aimons les mystères de l'impossible et les mots qui nous pipent. Le soleil et ses limpides clartés nous épouvantent, nous nous réfugions dans l'obscurité du puits profond.

Que l'on examine bien les trois évangiles, Matthieu, Marc et Luc et même Jean, en s'attachant uniquement à ce qui doit faire autorité en pareille matière, nous

voulons parler des paraboles et des paraboles de Jésus sur le royaume de Dieu ; demandons au fondateur même de ce royaume quelles sont ses exigences d'entrée, nous les trouvons toutes résumées dans ces deux mots : *μετανοῖτε και πιστεύετε* !

Μετανοιετε signifie tantôt repentez-vous, tantôt convertissez-vous. On est frappé quand on compare le texte avec la traduction, de l'arbitraire avec lequel les traducteurs, sous la pression de leurs systèmes théologiques, mettent tantôt un mot tantôt l'autre : conversion pour repentir et repentir pour conversion, et même ces expressions françaises sont loin de rendre tous les sens du mot grec. Leur signification est par trop spéciale. A proprement parler, la *μετάνοια* n'est qu'un « changement dans les dispositions intellectuelles et morales d'un individu[1]. » Entre l'homme et Dieu il y a une barrière : le mal. Le mal est dans le cœur de l'homme[2], donc il n'y a pas de parfaits, c'est-à-dire de justes. Le plus sage pèche jusqu'à septante fois sept fois. Dans un sens absolu, Dieu seul est juste, *δίκαιος*. S'il arrive que dans le langage usuel Jésus donne au péager le titre de juste, c'est uniquement par opposition à la prétendue justice du pharisien. Cette prétendue justice des zélateurs de la loi irrite Jésus, qui, sachant l'immense distance qui sépare la nature humaine de l'idéal de sainteté, veut au moins que le pécheur ait l'humilité de son état. « Défiez-vous du levain des pha-« risiens, pharisiens hypocrites qui coulez un mouche-« ron et avalez un chameau, vous paraissez justes aux

[1] *Histoire de la théologie chrétienne*, t. I, p. 185.
[2] Matth. XV, 17-20.

« yeux des hommes, mais au dedans vous êtes remplis « d'hypocrisie et d'injustice[1]. »

Bien que la justice soit en Dieu, il y a pourtant sur la terre des *ἀγαθοὶ* et des *πονηροί*[2], des bons et des méchants. Dans le monde les bons, les enfants de lumière, coudoient les mauvais, la race adultère *γενεα μοιχαλις*[3]. Les uns sont vivants, les autres morts. Cette mort est cependant toute relative, car on peut aisément passer de la mort à la vie. Il faut pour cela renoncer au péché. Le péché est une erreur, un égarement de l'homme loin de Dieu. Revenir à Dieu, c'est revenir au bien, c'est changer la direction, c'est se convertir, *μετανοιεῖν*.

Πιστευειν signifie croire, se confier. Quel rapport y a-t-il dans la doctrine chrétienne entre la *μετανοια* et la *πιστις*? Il est difficile d'arriver à une conclusion certaine d'un enseignement aussi peu systématique que celui du Sauveur. Tantôt il semble que la *μετανοια* et les dispositions qui s'y rapportent, repentance, amélioration, doivent suffire pour être chrétien; tantôt, mais plus rarement dans les Évangiles, il est question de la nécessité de la *πιστις*. Dans un certain nombre de cas, selon quelques-uns, et toujours selon nous, la *πιστις* et la *μετανοια* sont dans un rapport de principe à conséquence.

Quelle est la notion de la *πιστις* d'après Jésus? Si l'on compare les divers textes les uns avec les autres, on arrive à ce résultat: la *πιστις* est une confiance spontanée, une résignation; elle s'adresse à Dieu, et de Dieu à ses organes, à Jean-Baptiste, aux prophètes et surtout à Jésus. La *πιστις* a pour caractère une vie

[1] Matth. XXIII. — [2] Matth. XII, 35. — [3] Matth. XXII, 39.

selon Dieu; comme telle elle est principe de force. Elle s'éveille aux premiers rayons de l'amour divin. Elle appelle à l'activité toutes les autres facultés, elle est un sentiment et comme tel elle précédera la μετανοια, qui est une vie. Il est aisé de voir quelle immense différence sépare cette foi demandée par Jésus pour guérir les malades et sauver les pécheurs, de la foi que réclame l'Église de tous ses fidèles. Le mot est le même, mais le sens est tout autre. Si l'on ne savait par l'histoire, combien les vérités, même les plus simples, pénètrent difficilement les couches humaines, et quelles transformations elles subissent avant d'être parvenues à s'acclimater sur notre terre, on s'arrêterait étonné, attristé devant le spectacle de certaines Églises parodiant avec plaisir les doctrines de leur fondateur, auquel elles font sincèrement profession d'être attachées.

Presque toujours nous confondons *la foi* avec *la croyance*. D'après Jésus, la foi est un sentiment, la croyance est l'adhésion de l'esprit à certaines catégories de vérités ou d'erreurs. Dans l'économie évangélique, être chrétien veut dire: s'attacher à Jésus, l'aimer, le suivre. Dans le style de la théologie officielle, on n'est chrétien que lorsqu'on a la foi, et par une déplorable confusion entre la faculté et son objet, avoir la foi c'est croire à des formules dans lesquelles on a la prétention d'avoir emprisonné Jésus. Les faits ou les principes traduits par ces formules ayant un caractère purement intellectualiste, il faut ou s'être préparé à les admettre par une éducation forcée de l'âme, éducation qui donne un moyen de contrôle, ou supprimer cette éducation et descendre la pente d'une crédulité sans frein et sans limite.

Les dogmes de leur nature éveillent la critique, puissance formidable qu'il faut ou accepter ou garrotter. Quel parti prendre? Il est certain qu'au moins à une heure de notre vie il y aura un conflit dans notre âme, à moins toutefois que notre âme ne soit par trop hébétée. Il n'est pas nécessaire d'être docteur ou stupide pour avoir la foi de l'Évangile. Cette foi est un élan du cœur; or nous nous ressemblons tous par le cœur. C'est le cœur qui mène la tête : quand nous avons donné notre cœur, nous avons vite donné toute notre âme. Aussi la foi chrétienne c'est la foi de tous, la foi de Newton, de Leibniz, comme la foi de la cananéenne.

Pour nous, il n'y a pas de doute possible; nous nous appuyons sur les paroles mêmes du Sauveur. L'humanité a conservé dans son cœur le souvenir de la rencontre de Jésus avec cette Marie de Magdala, qui, profitant de l'arrivée de Jésus à Nazareth, dans la maison du pharisien Simon, franchit le seuil de la demeure et fondant en larmes, se précipite aux pieds du Maître : « Femme, dit-il, tes péchés te sont pardonnés, ta foi t'a « sauvée[1]. » Connaissait-elle, cette pauvre pécheresse, la naissance miraculeuse du Sauveur, la théorie orthodoxe de la consubstantialité du Père et du Fils, croyait-elle à la résurrection de Jésus, qui n'était point encore mort? Que sa dogmatique est nulle, que sa foi est profonde! Nous pourrions prendre d'autres exemples; qu'il nous suffise d'en choisir un dernier, qui emprunte aux circonstances un caractère de solennité saisissante. Oui, quand l'Évangile se réduirait pour nous à cette dernière scène de la croix, où Jésus mourant pardonne et sauve le brigand de la croix, nous croirions à l'Évan-

[1] Luc VII, 50.

gile et à la divinité du Fils de l'homme, c'est-à-dire de l'homme par excellence. « Je te le dis en vérité : aujourd'hui même tu seras avec moi dans le paradis[1]. » Quel était donc la foi de ce malfaiteur ? Le troisième évangéliste nous fait assister en quelque sorte à la crise de cette âme d'où doit sortir une âme nouvelle. Ce crucifié est révolté des outrages dont son compagnon accable Jésus. Sa conscience s'éveille. Il se sait coupable, lui, et il sent l'innocence de Jésus. Il demande au Juste l'entrée de son royaume. Ce mot de *royaume* lui est sans doute suggéré par l'inscription placée au-dessus de la tête de Jésus : « C'est ici le roi des Juifs[2]. »

Ainsi on peut avoir la foi et être sauvé sans avoir ce qui s'appelle aujourd'hui des *croyances positives*. Il y a plus : Jésus a horreur de tout caractère intellectualiste donné à sa doctrine. Il ne veut pas de formule, parce que la formule c'est la déification de la lettre. « Certes, s'il eût aimé les subtilités métaphysiques et les mystères du dogme, il eût trouvé des auditeurs dont la pensée rompue à toutes les subtilités de la dialectique aurait pu suivre le vol de sa pensée[3]. » Jésus ne l'a pas voulu : ne soyons pas plus chrétiens que Jésus et surtout autrement que lui. Si, pour entrer dans le royaume de Dieu, une foi dogmatique eût été nécessaire, le fondateur de ce royaume aurait conservé sous une autre forme l'exclusisme des religions antiques ; il y aurait eu des ilotes et des parias, le Père céleste aurait été un Père partial. En réclamant la repentance, la conversion et l'amour, le Père se met à la portée de ses enfants. Nul ne peut dire qu'il est au-dessous de

[1] Luc XXIII, 43. — [2] Luc XXIII, 38.

[3] *Le Christ et les Credo*. Camille de Magnin. *Lien* du 19 août 1865.

ces conditions : le royaume de Dieu est ouvert à tous.

On peut se demander en terminant si ce terme de royaume de Dieu est bien exact. N'en rappelle-t-il pas un autre plus doux au cœur et en même temps moins chatouilleux pour nos oreilles démocratiques ? Assurément. Puisque le roi de ce royaume est un Père et ceux qui l'habitent des enfants. Ces mots de *Père* et d'*enfants* appellent naturellement par corrélation cet autre mot : *famille*. Oui, le royaume de Dieu est une famille. Jésus emploie souvent cette expression. C'est dans le sanctuaire de la famille qu'il prend ses plus belles images et ses plus sublimes pensées. Tout le monde connaît cette parabole de l'Enfant prodigue, ce récit où il y a si peu de dogmatique et tant de religion, où il y a tant d'efficace pour sanctifier, tant de puissance pour relever les âmes; ce récit où l'Enfant prodigue, instruit et mûri par le malheur, retourne vers son père, où ce père, qui représente Dieu, ne craint pas de compromettre sa majesté en accourant au devant de son fils dès qu'il le voit de loin, le serre dans ses bras et lui fait l'accueil le plus tendre, jusqu'à remplir sa maison de chants et de danses, «parce que, dit-il, mon fils que voici était perdu et il est retrouvé ; il était mort et il est revenu à la vie[1].»

CONCLUSION.

Il est temps de nous résumer et de conclure.

De l'ensemble des déclarations les plus authentiques de nos Évangiles nous avons dégagé la notion du Dieu

[1] Luc XV, 23, 24.

de Jésus. Cette notion est celle du Père céleste, c'est-à-dire du Dieu essentiellement bon, du Dieu amour, esprit, vérité, personnel, distinct du monde, mais agissant continuellement dans le monde; elle est sortie tout d'une pièce de la conscience même de Jésus; c'est le produit spontané et original de sa belle âme; c'est elle qui est l'idée-mère de la nouvelle doctrine, le centre de tout le système chrétien (si toutefois on peut appeler doctrine et système une religion qui n'a rien d'intellectualiste, une religion avant tout basée sur l'amour); c'est à elle, enfin, que le *royaume de Dieu* a emprunté ses caractères constitutifs et fondamentaux. Ce royaume est une *famille*, dont Dieu est le père et les hommes les enfants; il est *universel;* point d'exclusisme pour cause de race, point d'exclusisme pour cause de dogme, tous peuvent y entrer; il est *spirituel*, c'est-à-dire qu'il est partout où l'on adore Dieu; il est à la fois *idéal* et *réalité;* idéal, comme rêve de palingénésie universelle; réalité, car l'homme peut le sentir dans son cœur, pourvu qu'il réalise certaines conditions.

Ces conditions se résument en ces deux mots: *la conversion*, supposant la repentance et *la foi,* foi nullement dogmatique, et dont la vie nouvelle est le principal caractère. A l'aide de cette conversion et cette foi, les hommes, d'enfants des Ténèbres ou de la mort, passent à la lumière et à la vie. Purs, saints, régénérés, ils deviennent et sont réellement les enfants du Père céleste. Le Père qui n'a cessé de les aimer veille toujours sur eux avec le même amour; les cœurs s'unissent de plus en plus, la famille est complète et le bonheur parfait.

Il se pourrait pourtant qu'à cette notion du Père cé-

leste Jésus ait ajouté çà et là des droits disparates dont nous n'avons pas tenu compte, mais telle que nous l'avons formulée cette notion se dégage des Évangiles avec tant de netteté, elle plane avec tant d'autorité au-dessus des ombres qu'il est hors de doute qu'elle renferme toute la religion du maître. Si c'est un axiome que tant vaut l'idée de Dieu dans une religion, tant vaut la religion, nous pouvons affirmer, au nom de la conscience et de la raison, que la religion de Jésus est la religion éternelle. Tant vaut une religion, tant vaut sa civilisation. La religion chrétienne étant le dernier mot des rapports de l'homme avec Dieu, la civilisation chrétienne sera le dernier terme du progrès. Oui, s'il est vrai qu'ils doivent arriver ces temps rêvés par Jésus alors sur cette terre apaisée et réconciliée se lèvera dans tout l'éclat de sa jeunesse éternelle ce royaume de Dieu, cet âge d'or que les uns vont chercher derrière les ruines du passé, mais que les autres, les croyants, entrevoient dans les aurores de l'avenir. Non, non le christianisme n'aura pas en vain fait son apparition, nos luttes n'auront point été sans résultat, nos larmes inutiles, notre sueur et notre sang inutilement répandus pour engraisser une terre sans vertu. Le voici venir ce jour de la promesse, ce *dies illa*, qui n'est plus le jour de la colère, mais celui de l'espérance et de l'amour. Ne pleurez plus sur vous-mêmes vous tous qui avez faim et soif de la justice, vous allez être rassasiés, ne désespérez pas de l'humanité, vous qui avez noblement dépensé votre vie pour faire faire aux hommes quelques pas dans la voie du progrès : l'heure de la moisson est proche. La conscience la liberté et la vérité n'étaient point de vains noms, ce sont des réalités. Une ère nouvelle va commen-

cer pour nous, l'ère de la religion universelle. Retirez-vous de nous, ministres impitoyables, qui menaciez toujours nos têtes des foudres du Dieu vengeur et qui ne cessiez de nous montrer un juge dans celui qui est tout amour. Votre Dieu n'est pas notre Dieu, le nôtre c'est celui de Jésus, notre Dieu c'est notre Père. Désormais le règne du châtiment a passé, le règne de l'amour commence, l'amour de Dieu pour les hommes, l'amour des hommes pour Dieu, l'amour universel. A l'avenir plus de loi morale violée sous prétexte de concilier la justice de Dieu et son amour, plus d'innocent mourant pour les coupables, plus de sacrifice sanglant accompli sur l'autel; plus de terreur dans la prière, plus d'effroi à l'approche de la mort, rien d'incompréhensible pour la conscience et le cœur dans les sanctuaires du Père céleste, partout les voiles déchirés et l'homme s'unissant directement à Dieu par la prière. Le même principe qui aura transformé la religion transformera aussi la société. Par conséquent, plus de divisions entre les peuples, plus de guerre, plus de vainqueurs ni de vaincus, plus de peuples oppresseurs et de peuples martyrs; les ossuaires des champs de bataille supprimés par les congrès de la paix et du travail, la vie générale fécondée de toutes les activités de la vie individuelle, rayonnant ses merveilles et ses lumières pardessus les Pyrénées et les Alpes égalisées; plus de barrières, plus de chauvinisme, plus de grands frères aînés, plus d'héritage de haine et de jalousie, le petit rapproché du grand; l'égalité de la fin imposant l'égalité de la vie, plus de révolutions, plus de famines, plus de misères et d'esclavage, mais les agitations fécondes de la paix et de la charité. L'Église,

ou plutôt la religion embrassant tous les hommes, non plus dans les liens factices d'une même croyance, mais d'un même sentiment, d'un sentiment à la fois immense et profond comme la fraternité et comme la piété; les élevant tous ensemble, sans distinction de classe et de rang, des ténèbres du fanatisme et des servitudes aux espaces sereins où le Père a établi son trône. Père voici des enfants, reçois-les, bénis-les et pardonne-leur, car ta volonté est faite et ton règne est venu.

Vu par le président de la soutenance.
Strasbourg, le 24 novembre 1865.
COLANI.

Permis d'imprimer.
Strasbourg, le 29 novembre 1865.
Le Recteur, DELCASSO.